

jebers ; préparez-vous à les recevoir. Ils sont au nombre de 174. Il faudra les faire embarquer pour Oran aussitôt que possible."

Ces prisonniers sont arrivés à Mostaganem le 12.

—Le général Bugeaud est rentré le 16 à Alger, précédant d'un jour la colonne expéditionnaire.

## ECOSSE.

—M. Davidson, habile mécanicien et fabricant d'instrumens a été employé, sous le patronage des directeurs de la compagnie, associés pour les chemins de fer d'Edimbourg et de Glasgow, à une série d'expériences relatives aux moyens d'appliquer l'électro-magnétisme à la marche des locomotives sur les chemins de fer. Ces expériences ont amené un résultat satisfaisant. Il a construit une machine contenant six puissantes batteries, communiquant à de grandes spirales magnétiques, qui sont elles-mêmes en rapport avec trois grandes portions aimantées, attachées chacune à des cylindres tournans, à travers lesquels passent les essieux des roues qui fonctionnent. Samedi dernier, la force d'impulsion d'une semblable machine a été essayée, en présence de plusieurs directeurs, sur une des voitures appartenant à la compagnie. Cette énorme machine, pesant entre 5 et 6 tonnes (de 5 à 6,000 kilogrammes), fut immédiatement mise en mouvement dès l'instant où eut lieu l'immersion de plaques métalliques dans les vases contenant une solution d'acide sulfurique. Un phénomène curieux qui se lie à la mise en action de cette nouvelle et ingénieuse machine, fut le nombre et l'étendue des brillans éclairs qui accompagnaient sa marche. Le mouvement imprimé, quoique n'étant pas très rapide a néanmoins fourni la preuve que cet agent peut être utilement appliqué à la locomotion. Il est juste d'ajouter que l'inventeur a manifesté l'espoir qu'il parviendrait à vaincre toutes les difficultés qui pourraient encore s'opposer à l'emploi de cet agent, afin de le substituer à ceux qui sont en usage maintenant pour faire mouvoir les trains des chemins de fer. Toutes les personnes présentes ont témoigné combien elles ont été satisfaites de cette première expérience faite sur une large échelle.

## RUSSIE.

—Le *Morning-Herald* publie une longue lettre qu'il aurait reçue de Francfort, et de laquelle il résulterait que le roi de Prusse et l'empereur de Russie seraient maintenant en d'assez mauvais termes. Ce différend aurait pour cause principale l'affaire du cartel, dont la prolongation pour un an accordée par la Prusse, ne semble pas suffisante à la Russie.

## SYRIE.

—On lit dans la *Gazette universelle de Leipsick*, sous la rubrique de Smyrne, 29 septembre :

"Une maison de commerce anglaise a reçu la nouvelle que l'île de Samos était en pleine révolte. Le gouverneur et plusieurs habitans auraient été égorgés. La maison qui a reçu cette lettre est très considérée, et son correspondant est digne de foi. Les officiers de la flotte française revenue de la Syrie prétendent que ce pays sera bientôt une province française. A les entendre, les populations du Liban sont disposées à la révolte ; ils vont jusqu'à dire que les missionnaires anglais sont obligés d'invoquer, pour leur sûreté, la protection des Français."

## EGYPTE.

—On mande d'Alexandrie, 24 septembre :

"L'événement du jour, le sujet de toutes les conversations, c'est l'élévation de Méhémet-Ali au rang de grand-visir, dont S. Exc. Semi-Pacha, venu le 20 de Constantinople, lui a porté la riche décoration.

"A l'arrivée de l'envoyé égyptien, S. A. se trouvait à bord du vaisseau amiral qui évoluait en vue du port avec le reste de l'escadre égyptienne et à bord duquel elle s'était rendue depuis deux jours, comme elle en avait eu et l'eût manifesté naguère l'intention. C'est là que le pacha a reçu l'heureuse nouvelle de la bouche même de son premier secrétaire qui s'était empressé d'aller s'incliner devant le nouveau Sadri-Azam.

"Ce n'est que le lendemain qu'à eu lieu, au palais de Raz-el-Tin, la lecture du firman impérial et l'investiture accoutumée. Cette cérémonie s'est accomplie avec toute la pompe possible et à la grande joie de la population musulmane. (*Echo de l'Orient*).

## LA DERNIERE PAROLE D'UN MOINE.

Le mercredi des Cendres de l'année 1640 assombrissait la ville de Rome de sa teinte si mélancolique et si recueillie chez les peuples catholiques ; et, cependant, à midi, ce même jour, dans une vaste chambre qui servait d'atelier à un peintre, et qui donnait sur le Tibre, cinq joyeux étrangers se disposaient à s'asseoir devant une table de festin.

On voyait que le carnaval de Rome, si bruyant, si animé, joie d'enfans que les peuples du Nord obscurcissent de scandales et d'orgies, n'avait pas suffi aux cinq convives ; car ils Pallaient prolonger dans cette journée de retraite où l'église catholique prie, demandant le pardon des excès, et rappelant à ses enfans, en leur mettant sur le front la cendre du repentir, que l'homme est poussière, et que la part mortelle de son être doit retourner en poussière : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*.

La chambre où nous introduisons le lecteur était élevée d'un étage au dessus du Tibre, qui baignait le pied de la maison. Trois grandes fenêtres s'ouvraient sur le fleuve grossi par les pluies de l'hi-

ver ; et l'artiste qui habitait cette demeure pouvait prendre, sans sortir de chez lui, le plaisir calme de la pêche à la ligne ; ce qu'il faisait quelquefois.

Il avait abondamment tapissé son manoir d'esquisses et d'objets d'art. Mais on reconnaissait, à la nature de ces objets, que leur maître n'était pas de ces peintres croyans dont Rome est toujours la patrie. Rien des sublimes magnificences que la foi inspire ne venait réchauffer les froides représentations de la nature matérielle étalées sur ces murailles. Ces esquisses étaient des fêtes, des chasses, des attaques de voleurs, des divertissemens champêtres, des scènes grotesques.

Au milieu de ces compositions, variées pourtant et souvent spirituelles, se pavait un violon avec son archet. L'artiste était aussi musicien, et il avait coutume de s'animer, en jouant un air, avant de saisir ses pinceaux. Contrefait, un peu bossu, ressemblant à un singe par la longueur de ses bras et de ses jambes, fier de ses rudes moustaches, retroussées des deux côtés de son nez en crochets qui menaçaient le ciel, ce peintre, au dessin fin et correct, à la couleur vigoureuse et transparente, rachetait les disgrâces de ses formes extérieures par un esprit jovial, par une bonne humeur pleine de bruit, et par des talens appréciés. Il se nommait Pierre Van Laar. Les Italiens l'avaient surnommé *Bamboche*, soit à cause de la tournure singulière de son esprit et de ses formes, soit pour certains de ses tableaux qu'on désigne encore sous le nom de *bambochades*.

Bamboche avait trente-six ans, et depuis seize années il habitait Rome. Poussin, Claude, Lorrain, Sandrart étaient ses amis. Mais ce n'était pas avec eux qu'ils faisait ses débauches. Ses convives, ce jour-là, étaient Roelant Van Laar, son frère aîné, Claes Van Laar, son frère cadet, nés, comme lui, près de Naarden en Hollande ; André Both, né à Utrecht ; Jean, frère d'André, deux artistes de renommée, qui comptaient à peu près l'âge de Pierre. Les cinq jeunes peintres étaient ainsi tous Hollandais ; ajoutons qu'ils étaient tous les cinq de la secte de Calvin.

Un peu plus de bon sens leur eût fait sentir toutefois que, s'ils manquaient de croyance, à une époque où leur patrie ne tolérait pas les enfans de l'Eglise romaine, ils devaient au moins respecter dans Rome hospitalière les lois du souverain ; et ces lois font là du mercredi des Cendres un jour d'abstinence. Mais, accoutumés à la douceur du clergé de Rome, ils allaient sans crainte dans leurs voies ; et leur table était servie de plusieurs plats réservés de la veille, au milieu desquels éclatait un énorme jambon du Tyrol.

—Avant de commencer, dit André Both, en inspectant la table, Pierre va nous jouer sur son violon un petit air un peu vif, pour nous exciter.—C'est vrai, ajouta Claes, nous serons plus en verve.

Les autres appuyèrent si bien la proposition, que Bamboche, qui n'avait pas le défaut de se faire prier, se mit à jouer, avec des contorsions et des gambades, une danse burlesque dont le succès fut complet. A midi et demi, les cinq artistes à table entamaient leur dîner, au bruit des éclats de rire qui présageaient un tumulte final et des verres brisés au dessert.

"Nous avons tort de nous animer si vivement, dit cependant Bamboche. Ayons un peu plus d'égards pour les usages du pays que nous habitons. Voyez comme tout notre voisinage est calme.—Bah ! bah ! répliqua Roelant, on sait que nous ne donnons pas dans la superstition romaine. Les artistes sont libres. Versez à boire !" Et le bruit marcha en augmentant.

A quatre heures, les cinq amis étaient tous plus qu'à demi ivres ; les uns chantaient de détestables chansons ; les autres disputaient ou siffaient, et la salle retentissait du rauque fracas de leurs voix stridentes.

A cette même heure, un pauvre moine franciscain, passant devant la maison, fut frappé de cette cohue de cris sauvages. Ne soupçonnant pas que des chrétiens pussent être en fête dans un pareil jour, il s'imagina qu'il y avait là une querelle, et il se hâta d'entrer avec l'espoir de faire comprendre des paroles de paix. Dirigé par le bruit, il arriva à la porte, l'ouvrit et recula saisi à l'aspect d'une orgie. "Entrez, père, dit Jean Both effrontément et balbutiant comme un homme ivre ; vous me faites l'effet d'un bon modèle ; venez boire un coup."

Et comme le moine n'avancait pas, Jean Both se leva vivement courut à lui, le prit par le bras et l'amenant devant la table, "Seigneur, dit le religieux, je croyais entrer chez des chrétiens, mais je vois que je me suis trompé." Il fit un mouvement pour sortir.

"Nous sommes chrétiens comme vous, père, répliqua Roelant en le retenant ; et nous ne croyons pas offenser Dieu en mangeant une tranche de jambon.

—Ce qui entre dans le corps ne peut pas être une souillure, dit Jean Both d'un ton doctoral.